

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Marie-Victorin

Michel Gaulin

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37109ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gaulin, M. (2005). Review of [Marie-Victorin]. *Lettres québécoises*, (118), 52–52.

Frère Marie-Victorin, *Mon miroir. Journaux intimes 1903-1920* (édition établie et annotée par Gille Beaudet, é.c. et Lucie Jasmin), Montréal, Fides, 2004, 816 p., 39,95 \$.

L'écriture intime

Marie-Victorin entreprend de tenir un journal pour y « fixer sur le papier les choses les plus difficiles à fixer et les plus disparates ! [...] »

Il y a eu exactement cent ans l'an dernier, le 8 décembre, que le frère Marie-Victorin (né Conrad Kirouac) arrivait au collège de Longueuil où allaient se dérouler les quarante dernières années de sa vie. Il était encore bien loin, à ce moment-là, de l'éminent personnage qu'il était appelé à devenir dans la vie intellectuelle et scientifique du Canada français.

UN « BON RELIGIEUX »

Entré en religion à 16 ans (1901), Marie-Victorin n'eut plus dès lors, en dépit de perpétuelles difficultés de santé, à travers, également, les vicissitudes de la vie en communauté (« le frottement journalier avec tous », p. 222), qu'un seul idéal : celui d'être un « bon religieux » (l'expression revient tant et tant sous sa plume), fidèle en tout à la volonté de ses supérieurs, fidèle, surtout, à sa vocation de frère enseignant.

Dès le 7 juin 1903 — il a alors à peine 18 ans —, Marie-Victorin entreprend de tenir un journal pour y « fixer sur le papier les choses les plus difficiles à fixer et les plus disparates ! mes impressions, mes joies, mes peines, mes consolations, mes travaux, *mes bleus* » (p. 11 — c'est lui qui souligne). Il entend, écrit-il, ne rien cacher « à ce fidèle miroir »



(*ibid.*), d'où le titre qu'il donne à l'ensemble des cahiers qui s'accumuleront au cours des ans. Se voulant quotidien au départ, ce registre de la vie intérieure subira néanmoins, avec le temps, des périodes plus ou moins longues de vacance au gré des responsabilités nouvelles qu'assume

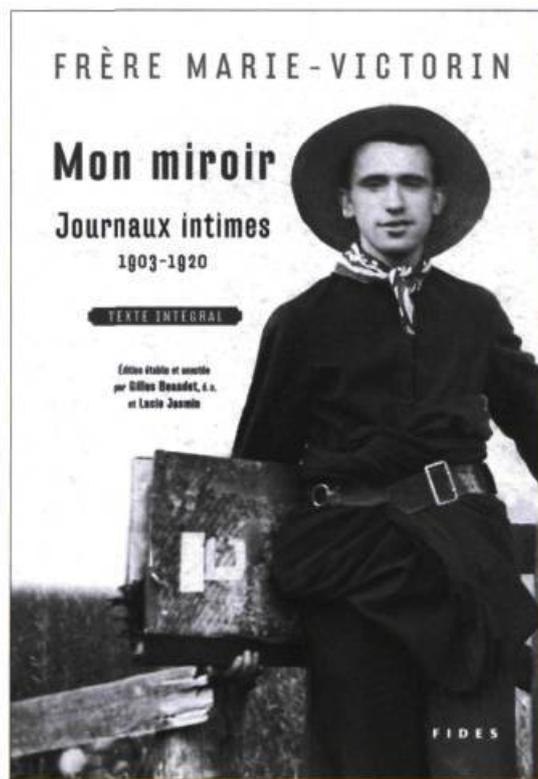
l'intéressé, à celui, également, de l'évolution de ses intérêts intellectuels et scientifiques. Le document s'arrête d'ailleurs tout à fait en juillet 1920, au moment même où Marie-Victorin s'apprête à occuper, à la toute nouvelle Université de Montréal, la chaire de botanique. C'est dorénavant dans la vie publique que se déroulera son existence et que surgiront ses réalisations les plus marquantes : création de l'Association canadienne pour l'avancement des sciences (ACFAS) et de la Société canadienne d'histoire naturelle (1924), publication de la *Flore laurentienne* (1935), inauguration du Jardin botanique de Montréal (1939).

Journal des années de latence et de préparation, *Mon miroir* n'en constitue pas moins pour autant un document important. Certes, les premières années, chose normale, ce sont surtout des émois d'adolescent qui s'épanchent dans ces pages

— des « banalités sentimentales » précise lui-même l'intéressé (p. 32). Mais, peu à peu, le propos s'affine et se raffermi. On y voit d'abord Marie-Victorin se former, pour ainsi dire, sur le tas — lisant à droite et à gauche à peu près tout et n'importe quoi — puis, lentement, ciblant davantage ses lectures, se préoccupant sans cesse de leur portée morale pour ses élèves et dirigés. On le voit également déchiré, tout au long, par les appels persistants de la chair, sans cesse tiraillé, aussi, entre l'idéal d'une vie d'étude et le goût de l'action — d'une part, « les attraites terribles [qu'il ressent] pour la littérature et le théâtre », dieux auxquels il sacrifiera par ailleurs, comme l'on sait, « aspirations qui, bien qu'étant nobles et grandes par elles-mêmes, peuvent avoir de terribles conséquences » (p. 196) et, de l'autre, le goût qu'il éprouvera toujours pour l'action directe à caractère social et national et qui se traduira, notamment, par la fondation, au collège de Longueuil, de l'un des premiers cercles de l'ACJC.

Mais les pages les plus palpitantes sont sans doute celles où l'on voit s'amorcer sa carrière de botaniste. Les excursions d'herborisation avaient commencé comme une sorte de diversion pour pallier les symptômes inquiétants d'une santé chancelante — ces crachements de

sang qui, année après année, forçaient Marie-Victorin à s'éloigner, après quelques semaines à peine d'efforts soutenus auprès de ses élèves, de sa salle de classe. Mais, à partir de ce jour béni d'avril 1904 où son supérieur lui rapporte de Montréal un exemplaire de la *Flore canadienne* (1862) de l'abbé Léon Provancher (p. 79), il entrevoit le grand œuvre de sa vie, cette *Flore* qui portera, elle, le nom de « laurentienne ». Dès lors, Marie-Victorin s'initie aux rudiments de la méthode scientifique et du classement des plantes. Puis lentement s'instaure et se multiplie le réseau des échanges de spécimens et d'information avec de nombreux correspondants en divers endroits du monde. C'est sans doute cette extériorisation progressive qui explique que s'amenuise peu à peu, au fil des années, l'intérêt pour la rédaction en secret du journal intime. Comme le font observer à juste titre, en note, les responsables de cette édition à la dernière page du document, Marie-Victorin est désormais « moins enclin à l'introspection » et prêt à se donner « davantage à la vie active et à la réalisation de ses projets scientifiques » (p. 751).



Visitez le site
de la Grande Bibliothèque
www.bnq.ca